

RECENSIONS

LABIDI Lilia et NACEF Taoufik : *Deuil impossible*, Tunis, Sahar, 1993, 132 p.

La mort est un sujet dont on n'aime pas parler. Qui plus est, notre civilisation moderne tend de plus en plus à l'occulter. Il a donc fallu du courage aux auteurs pour écrire un livre tout entier axé sur la mort. Comment vit-on la mort dans l'institution hospitalière en Tunisie et au Maghreb? Tel est le sujet du présent livre. Et il faut reconnaître d'emblée que le livre aborde de front tous les problèmes suscités par la mort à l'hôpital, sans chercher le moins du monde à en esquiver aucun.

L'auteur principal est Lilia LABIDI, Docteur d'Etat ès-lettres et maître de conférence en psychologie clinique. Elle est l'auteur de nombreux livres, surtout sur la condition féminine, dont le plus célèbre est *Çabra Hachma, Sexualité et tradition*, Tunis 1989. Très au fait de la psychanalyse, elle est particulièrement bien armée pour étudier toute la charge symbolique de la mort et ses conséquences dans les mentalités. Mais le livre est cosigné par le Docteur Taoufik NACEF, Professeur à la Faculté de Médecine de Tunis, et chef de service hospitalier. Il apporte à l'entreprise tout le soutien de sa compétence et de son autorité. Qui plus est, cette collaboration est en elle-même un signe : le désir de travailler en groupe et de susciter des pôles de réflexion sur des thèmes du genre de ceux dont traite *Deuil impossible*.

Sur le sujet du livre et la méthode employée, laissons parler les auteurs (p. 7) : "Notre projet consiste à faire ici une lecture du discours médical sur la mort à l'hôpital et à identifier l'usage qui en est fait par les professionnels de la santé. A cet effet, nous avons mené de mars 1990 à mars 1991 des entretiens non directifs avec des professionnels de la santé autour du vécu de la première expérience de la mort, du premier décès professionnel, des rapports qu'ils entretiennent avec les familles des mourants et avec les autres membres des institutions hospitalières". C'est ainsi que trente médecins, une douzaine d'infirmiers et infirmières, et huit cadres et agents administratifs ont participé à l'enquête.

L'étude elle-même comporte deux parties de longueur à peu près égale. La première est intitulée *A la frontière des sentiments* (Nous tenons à mettre les titres des principaux chapitres, car ils sont très suggestifs). Elle s'interroge d'abord dans le chapitre *Du mourir chez soi au mourir à l'hôpital* sur la façon dont les médecins et plus généralement le personnel hospitalier se situent par rapport à la mort dans leur service. Faut-il prévenir quelqu'un qu'il va sans doute mourir ? Qui se charge d'annoncer le décès aux familles?.. toutes sortes de questions

qui laissent le personnel médical terriblement démuni, et le plus souvent désireux de garder les distances par rapport à la douleur de l'entourage, se retranchant derrière les instances administratives du bureau des entrées. Le même chapitre propose ensuite, sous forme de lettre en réponse à un lecteur de *Réalités*, une ébauche de réflexion sur un problème qui devient de plus en plus actuel : l'euthanasie. Le second chapitre a un thème plus précis : il dépeint le désarroi et la frustration des proches lorsqu'ils n'ont pas pu assister aux derniers instants de leur défunt, en particulier ce moment de la *waçiyya* où le mourant adresse ses dernières recommandations et où on l'accompagne vraiment dans sa mort de musulman, ultime acte qui sera gardé dans toutes les mémoires. *Reconduire les malades* est le titre du troisième chapitre, un chapitre qui commence sur une ambiguïté, car il nous parle d'abord de "reconduire" celui qui est déjà mort, en accomplissant le rite funéraire. Survient une page assez curieuse sur les faux morts revenus à la vie *in extremis* après avoir été déclarés morts. Vient ensuite toute une série de témoignages sur la façon dont les médecins essaient de gérer avec leur patient et sa famille la phase terminale ou encore sur la façon dont ils assument le traumatisme des morts inopertes.

La seconde partie est intitulée *L'usage culturel de la mort*. Un premier chapitre : *Dans la solitude face à la mort des autres*, recueille les confidences des infirmiers et infirmières - le sexe a ici son importance - sur les expériences qu'ils ont vécues. On laisse aussi les médecins parler du personnel paramédical, pour constater que ce dernier vit de beaucoup plus près l'accompagnement des mourants : "Le paramédical affronte la mort, le médecin lui tourne le dos" (p. 63). Le dernier chapitre a un titre significatif : *La mort et celles qui portent son deuil*. Il part d'abord d'une constatation commune, à savoir que la mort d'un jeune est beaucoup plus difficile à "encaisser" que celle d'une personne chargée d'années. Toutes sortes de qualificatifs sont ainsi utilisés : on parle d'une mort injuste, illégitime, d'un échec, d'une "mort par erreur"... mais on constate de plus un refus assez général d'annoncer le décès aux femmes. Prenant acte de cette dernière remarque, et s'appuyant sur d'autres sources, telles que les rituels funéraires particuliers aux jeunes et certaines coutumes relatives à la sexualité, Lilia LABIDI montre alors que la mort du jeune a quelque chose de totalement inachevé. Symboliquement, cela veut dire que la mère n'a pas réussi à conduire à son terme le processus du don de la vie qui consiste à mener le jeune jusque dans le monde des adultes mâles. Cette entreprise avortée est alors le point culminant du "deuil impossible".

Le titre du livre, qui n'est pas du tout choisi au hasard, trouve ici sa pleine signification. Si l'expression se trouve déjà sous la plume de

Marguerite ANDRES de la BASTIDE, (elle parle d'un "tryptique pour un deuil impossible"), on peut dire que la notion de deuil impossible est présente dans chaque chapitre du livre. Deuil impossible, cela signifie que l'on ne peut pas, pour une raison ou une autre, faire le deuil, en donnant à l'expression "faire le deuil" son sens actif et transitif : capacité d'intégrer l'événement de la mort qui vient de s'écouler, et de repartir d'un pas nouveau dans la vie. Deuil impossible, c'est le cas du médecin techniquement démuni pour sauver son patient et qui vit sa mort comme un échec professionnel, c'est celui du proche qui n'a pu être présent aux derniers instants d'un être cher et se trouve frustré à jamais de cette ultime intimité, c'est celui plus profond encore de la mère qui n'a pas pu porter à son terme son œuvre de vie. Il s'agit alors d'un rendez-vous manqué avec la mort, d'un deuil impossible car il manque une des composantes essentielles pour assumer l'événement. Là se trouve la thèse essentielle du livre, si bien exprimée par son titre et qui culmine dans le dernier chapitre. C'est d'ailleurs ce dernier chapitre qui permet de faire le lien avec le reste de l'œuvre de Lidia LABIDI, en particulier avec *Çabra Hachma*, puisqu'il met en valeur tout le rôle symbolique de la mère.

Certes, le présent livre est moins élaboré que *Çabra Hachma*. Etant le fruit d'une année d'enquêtes et de beaucoup de contacts, il se présente un peu comme du matériau brut, destiné à ouvrir des pistes de réflexion. Et comme tel, il n'échappe pas à quelques défauts. Mentionnons d'abord la présentation technique, vraiment catastrophique : l'ordinateur ayant mal compris les tirets de passage à la ligne, le fil du texte est souvent malmené. C'est également la présentation des notes qui laisse beaucoup à désirer. En revanche, il y a une bibliographie de cinq pages assez intéressante. Parfois, le style n'échappe pas au jargon professionnel. Ainsi, pour poser deux questions aux infirmières, "on se propose de soumettre la production du discours des soignants à un questionnement articulé autour de deux thèmes" (p. 58)... Si certains témoignages sont bien situés (âge, situation sociale...), d'autres sont présentés en vrac, sans qu'on connaisse leur origine ni leur contexte. On trouve ainsi au passage certains jugements péremptifs qui auraient sans doute gagné à être nuancés.

On pourra peut-être s'étonner que du témoignage des médecins ressorte de façon assez caractéristique ce leitmotiv : On vit mal la mort de nos patients parce qu'on n'est pas assez bien équipés pour la combattre; notre technologie est en retard car nous n'avons pas assez de moyens pour nous permettre une médecine de pointe. Certes, la technique peut faire reculer la mort, qui reste évitable jusqu'à un

certain point. Mais la question de fond est-elle là ? Est-ce que les problèmes humains d'attention et d'accompagnement du malade ne sont pas tout aussi importants ? De toute façon, le rendez-vous avec la mort doit venir tôt ou tard. La technique médicale n'est alors qu'une des composantes de tout un ensemble de données parmi lesquelles le facteur humain doit prendre le dessus : il s'agit en effet d'aider le malade et son entourage à vivre le dernier acte dans les meilleures conditions de dignité et d'affection.

Mais par ailleurs il faut noter que le livre met bien en valeur la dignité foncière de la personne humaine, en soulignant une des difficultés de la profession médicale : ce qui est routine pour le praticien en milieu hospitalier constitue pour la personne et son entourage un événement unique de la plus haute importance. Et le livre rend bien compte du tourbillon dans lequel vit le chef de service, sollicité de toutes parts et qui se trouve en passant devant le drame d'une famille. Il comporte aussi beaucoup de remarques très judicieuses sur les rapports du médecin avec le personnel soignant. Bref, tout ce matériel soulève un certain nombre de questions fondamentales. C'est dans ce but que les auteurs l'ont écrit : en vue de susciter un débat. Souhaitons que les questions ainsi soulevées par cet ouvrage courageux rencontrent dans le public et particulièrement chez les personnes concernées l'intérêt qu'elles méritent.

Etienne RENAUD

RAYMOND André : *Le Caire*, Paris, Fayard, 1993, 430 p.

Il faut du souffle pour s'attaquer à une histoire du Caire. Certes, c'est un beau sujet : si le Caire inquiète, il fascine. Mais comment décrire l'accumulation des siècles qui ont laissé tant de vestiges magnifiques si mal entretenus ? Et surtout comment rendre compte du fourmillement et de l'empoignade héroïque de la vie quotidienne dans une ville complètement dépassée par sa démographie ? Il fallait la compétence d'André RAYMOND et sa connaissance intime du Caire. Pluri-disciplinaire, son livre s'intéresse tout à la fois à l'histoire, et surtout l'histoire sociale, à l'architecture, l'urbanisme, l'économie... et sait mener de front les multiples facettes de ce qui fait une ville dans toute sa complexité. Et cependant, malgré la précision du détail, on ne perd jamais le fil conducteur de l'ensemble.

Beaucoup de ses travaux antérieurs préparaient André RAYMOND à cette œuvre de synthèse. Mentionnons entre autres *Artisans et commerçants du Caire au XVIIème Siècle*, Damas, IFD, 2 vol., 1974, *Les Marchés du Caire*, le Caire, IFAO, 1979, en collaboration avec

Gaston WIET, "Le Caire sous les Ottomans (1517-1798)" dans *Palais et Maisons du Caire*, Paris, CNRS, 1983.

Par ailleurs, depuis la fameuse *Description de l'Egypte* de l'expédition Bonaparte, qui donne des renseignements très précis sur la capitale, les ouvrages sur le Caire ne manquent pas : de nombreux orientalistes ont cherché à en faire connaître le patrimoine culturel. On songe en particulier au livre de Marcel CLERGET : *Le Caire*, Le Caire 1934, en deux volumes, que l'A. utilise abondamment, ou les multiples travaux de Gaston WIET. Pour le monde anglophone, on doit citer avant tout les noms de Stanley LANE-POOLE (*The story of Cairo*, London 1902) et de K.A.C. CRESWELL. Tout ceci sans compter les innombrables monographies sur les monuments du Caire.

Le présent ouvrage, que la publication chez Fayard destine au grand public, recueille tout le fruit des travaux précédents et ne fait pas du tout double emploi. Il est tout à la fois facile à lire et précis dans les dates, les chiffres de population et de superficie de la ville. On appréciera la qualité de la présentation et l'option de simplicité prise pour la translittération des très nombreux termes arabes; on trouvera à la fin un glossaire et une brève chronologie ainsi qu'un index clair qui malheureusement n'est pas tout-à-fait complet; 70 illustrations dans le texte viennent agrémenter la présentation. 15 cartes avec une grille de référence que l'on retrouve au fil du texte, et deux superbes cartes schématiques en couleurs au dos des couvertures permettent de suivre le développement pourtant fort complexe des villes successives et des différents quartiers.

Car le Caire qu'au XIVème siècle Ibn KHALDOUN appelle "la métropole du monde, la ruche des nations, la fourmilière humaine", n'a pas connu une croissance régulière, mais un développement par à-coups au gré d'abord de fondations successives, puis de crises, en particulier les terribles pestes qui périodiquement décimaient la population. La première des multiples fondations, c'est évidemment cette ville de Fustât, créée par les Arabes au lendemain de la conquête de l'Egypte, signée de la mosquée du conquérant Amr Ibn al-'As. Un peu plus d'un siècle plus tard, Ahmed Ibn Tulûn s'installe sur le site de al-Qatâ'i' au Nord de Fustât et construit à son tour une mosquée qui est un des bijoux de l'art musulman.

La fondation proprement dite du Caire remonte à 969 au moment où la quatrième calife fatimide, quittant sa capitale provisoire de Mahdia en Tunisie, vient faire la conquête de l'Egypte avec son fidèle lieutenant Jawhar. La légende et la poésie ont brodé autour du nom de *al-Qâhira* ("la Dominatrice") choisi par le Calife. Il s'agissait au départ d'une résidence royale et administrative dans une enceinte fortifiée de 136

hectares, dont certaines des portes massives subsistent encore. Il y avait donc à l'époque deux entités distinctes, al-Qâhira et Fustât, cette dernière regroupant la plus grosse partie de la population et continuant à connaître une croissance économique remarquable, qu'André Raymond fait revivre à travers les documents de la *Guenizah*, archives de la communauté juive.

Ce furent les Ayyûbides (1171-1250) qui unirent les deux villes en les enserrant dans une vaste enceinte dominée par la puissante citadelle qui fait partie de la silhouette du Caire, rehaussée maintenant par la mosquée de Mehemet 'Alî.

La deuxième partie "Le Caire Médiéval", couvre la période mamelouk (1250-1517), très féconde pour l'architecture du Caire qui voit fleurir toutes sortes d'édifices : palais au bord des étangs, couvents (*khanqa*), fontaines publiques, innombrables mosquées portant les noms exotiques des sultans ou des émirs d'origine turque ou circassienne. Une institution assez originale est le *rab'* immeuble à destination locative (p. 139, 176) dont on trouve déjà l'existence dans le Fustât fatimide (p. 71).

Un chapitre spécial (ch. 7) est consacré à la minutieuse description du Caire du géographe Maqrîzî dans ses *khîtat*. Il écrit cinquante ans après la grande épidémie de peste noire de 1348 qui aurait fauché jusqu'à 100.000 habitants, soit plus d'un tiers de la population urbaine.

Puis c'est la période ottomane (1517-1798) : L'A. montre bien qu'il faut nuancer le tableau d'une époque de domination étrangère, inféconde et monotone. Il y a une assez grande continuité de fait avec la période mamelouk : le tissu urbain continue à se construire, en particulier au Nord et à l'Ouest, se rapprochant ainsi du Nil et englobant des ensembles auparavant hors les murs.

Comme tous les historiens, André Raymond fait commencer la période contemporaine avec l'expédition de Bonaparte de 1798. Mais il invite à réviser le cliché, si répandu, du coup de baquette magique du jeune général qui aurait réveillé l'Égypte et sa capitale d'une longue torpeur. Si elle a laissé à la postérité un document précieux avec la *Description de l'Égypte*, l'expédition française aurait eu par ailleurs un effet très limité, voire discutabile, sans la conjoncture de l'avènement de Muhammed 'Alî (1805-1848), lequel a vraiment ouvert l'Égypte à la modernité. Toutefois son rôle est assez secondaire pour le développement du Caire, qui connaît une éclipse temporaire en faveur d'Alexandrie. C'est le Khédive Isma'îl (1863-1879) qui va donner au Caire un essor décisif vers la modernité : "Pour la première fois depuis neuf siècles, il va s'attacher au projet global de développement de la ville" (p. 309). C'est lui également qui donne au centre du Caire sa physionomie actuelle, mis à part bien sûr l'horrible *mugamma'* beaucoup plus récent. Le livre comporte également une intéressante

analyse de l'opération Héliopolis, menée par le Baron Empain, énorme entreprise de promotion immobilière, somme toute réussie, et qui constitue la première tentative de création d'une ville périphérique.

L'A. place en 1936 un tournant dans l'histoire du Caire. D'une importance politique limitée, cette date de la signature du traité anglo-égyptien coïncide avec une mutation dans la démographie : l'accroissement de la population, constant jusqu'alors au rythme de 2% par an, passe brusquement à 4%, faisant passer le nombre d'habitants de 1,3 million en 1937 à 8,63 millions en 1988. Fait plus alarmant, le pourcentage de la population du Caire par rapport à celui de l'Égypte saute de 8,2% à 17,1%. D'où la chaîne de problèmes exposés au dernier chapitre "Les cauchemards de la croissance". Si les chapitres précédents évoquaient la beauté des mosquées, le lyrisme des palais au bord des étangs, nous voilà maintenant confrontés à des chiffres inexorables, à commencer par celui du débit des égouts. Et que dire du dysfonctionnement du marché immobilier : 467.000 logements vides en 1986, au milieu d'une grave crise du logement (p. 343)!

Pourtant le tableau d'A. RAYMOND n'est pas au pessimisme absolu. On relève deux notes positives : d'abord les efforts gigantesques entrepris pour affronter les problèmes d'une mégapole et en particulier ceux de la circulation; une ville que dans les années 70 menaçait l'asphyxie totale s'est remise tant bien que mal à circuler à coups de rocade, de tobogans et avec un début de métro. Des cités périphériques ont vu le jour dans le désert, avec un petit commencement d'autonomie. Ensuite et surtout, les perspectives d'accroissement de population auraient tendance à marquer un début de commencement d'infléchissement : la population du Caire de l'an 2000 ne se situerait plus autour des 16 millions couramment annoncés, mais peut-être aux environs de 13 millions. Il n'empêche qu'avec raison le livre d'André RAYMOND nous laisse sur une note de sourde inquiétude (p. 370) : "Le Caire a longtemps joué le rôle de soupape de sûreté pour l'expansion démographique égyptienne. Il pourrait être le détonateur de l'Égypte de demain".

E. R.

Târîh al-adab al-tûnusî al-ḥadîṭ wa l-mu'âşir, Carthage, Bayt al-Hikma, 1993, 285 p.

Depuis que l'Académie Tunisienne a entrepris la rédaction d'une histoire de la littérature dans le pays, cinq fascicules ont paru. Le mérite de ce projet qui met à contribution une vingtaine d'universitaires est d'être le premier à vouloir être exhaustif dans le temps [des origines puniques à l'expression française, en passant par le grec et le latin] et

dans les genres [théâtre et littérature populaire en dialectal]. Pour le moment les quatre derniers siècles sont couverts par les études. En conséquence, manquent encore les textes choisis du théâtre et de l'essai moderne, ainsi que les études couvrant la période des origines au XVIème siècle.

Dans ce sixième fascicule paru, les auteurs abordent la période qui va du début de la modernisation du pays en 1860 jusqu'en 1985, date du projet. Les sept contributeurs ont revu les textes proposés par leurs collègues pour tenter d'harmoniser leur démarche. On peut évidemment reconnaître la griffe de chacun d'entre eux, mais le contrôle collectif permet d'obtenir une plus grande objectivité et de réparer des oublis involontaires.

Le premier chapitre de Muḥammad Ṣāliḥ al-Jābrī [p. 9-38] englobe tous les genres de 1860 à 1920. Le choix des dates montre que l'histoire de la littérature ne coïncide pas tout à fait avec le déroulement des faits politiques. Les commencements de l'imprimerie donnent un coup de fouet à la production littéraire qui restera longtemps caractérisée comme une littérature de presse. C'est au début du vingtième siècle qu'apparaissent la première pièce de théâtre, le premier roman et le premier poème "moderne".

Le deuxième chapitre de Ja'far Mājid traite de la littérature tunisienne entre les deux guerres. Ce fut un âge de rêve qui voit la parution de la revue *al-ʿĀlam al-Adabī* qui regroupe les principaux écrivains de l'époque. La nouvelle prend un élan décisif et Chābbī reste le poète dont la renommée franchit les frontières du pays. La critique littéraire trouve justement sa place au milieu de la production relativement abondante. Enfin, c'est juste avant la deuxième guerre mondiale que Mahmoud Messadi écrit la plus grande partie de son œuvre.

La période suivante s'ouvre en 1947 avec la parution de la deuxième série de la revue *al-Mabāḥiṭ* et se termine en 1969 avec l'Avant-Garde. Il faut un certain nombre d'années après l'indépendance pour observer un véritable développement. Pour ce qui concerne la prose [Aḥmad Mammū, p. 60-83], les revues *al-Fikr* et *Qiṣaṣ* jouent un rôle déterminant. C'est la tendance réaliste socialisante qui domine le secteur, accompagnée d'un intérêt pour l'histoire et la lutte nationale. Face à ces œuvres, la critique structuraliste ouvre des chemins nouveaux. Pour la poésie [Muḥammad Ṣāliḥ Ibn ʿAmor], les deux frères Smādiḥ donnent un élan particularisé aux thèmes patriotiques, avec la présence de la revue *al-Nadwa*. Apparaissent alors le courant néo-classique et la poésie engagée dans l'entreprise collectiviste du socialisme

La dernière période va de 1970 à 1985. La nouvelle et le roman sont étudiés par Maḥmūd Ṭarṣūna [p. 118-153]. Si certains nouvellistes se situent encore dans la tradition, d'autres se plongent dans le réel psychologique et social, fut-il amer, tandis que les derniers font éclater toutes les formes sous l'influence du Nouveau Roman. Le roman patriotique jouxte le roman social ou le roman d'idées. La critique et le théâtre sont traités conjointement par Aḥmad Mammū et Maḥmūd Ṭarṣūna. Si certains chroniqueurs de presse regroupent leurs articles en volume, d'autres publient leur thèse. Manifestement les textes les plus significatifs sont influencés par l'enseignement de Tawfiq Bakkār. Une pléiade de ses disciples ont leurs livres en librairie. Si quelques essais sont plutôt documentaires, d'autres se lancent dans la théorisation. Le théâtre est marqué par la diminution de l'emploi de l'arabe littéraire au profit de la langue tunisienne. D'autre part, la naissance du "Nouveau Théâtre", première troupe professionnelle privée, marque, par son sérieux et sa profondeur, les représentations des dix dernières années. S'y manifestent un recours au patrimoine, une critique sociale et une propension à l'humour. La poésie d'avant-garde se veut sans entraves et casse tous les schèmes connus [Muḥammad Ṣāliḥ Ibn ʿAmor, p. 181-206]. Vers la fin des années du libéralisme économique, la revue *al-Aḥillā'* ouvre ses portes à diverses tendances. Le courant réaliste subsiste à ses côtés, tandis que la poésie cosmique apparaît après les événements sanglants de janvier 1978, sans oublier la veine patriotique toujours existante.

La littérature populaire est présentée par Muḥyī al-Dīn Ḥrayyif [p. 207-238] : épopée ou hagiographie, légendes, chansons, proverbes et énigmes, poésie proprement dite [structure, thèmes, différences entre la ville et la campagne]. Enfin le dernier chapitre est réservé à la littérature tunisienne en français [Jean Fontaine, p. 239-263] : littérature de description à partir des années vingt, littérature de déchirement par la suite, avec les nuances à apporter selon que les poètes vivent à l'étranger ou en Tunisie.

Malgré les inconvénients du travail collectif, cette première histoire de la littérature tunisienne moderne et contemporaine peut désormais servir de référence et susciter des travaux complémentaires.

(XXX)